CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 1er octobre 2026. WAGNER : Parsifal. S. de Barbeyrac, E. Gubanova, C. Gerhaher, B. Sherratt, M. Stone… Jakub Hrůša / Evgeny Titov

La nouvelle production de *Parsifal* de Richard Wagner, présentée au *Royal Opera House* de Londres du 1er au 17 octobre 2026, restera sans nul doute comme l'un de ces moments où le génie d'une partition rencontre une distribution d'exception. Sous la baguette de Jakub Hrůša, directeur musical de la maison, et portée par un plateau vocal rare, cette *Bühnenweihfestspiel* (« *festival scénique sacré* ») déploie une intensité émotionnelle et une beauté sonore qui transcendent largement les réserves que l'on peut formuler sur la mise en scène d'Evgeny Titov.

La grande réussite de cette production réside sans conteste dans son plateau. Le ténor français **Stanislas de Barbeyrac**, qui fait ici ses débuts dans le rôle-titre, incarne un Parsifal d'une justesse et d'une humanité inouïes. Sa voix, d'une clarté lumineuse, sait passer de l'innocence presque enfantine du « *chaste fol* » à la gravité du rédempteur avec une aisance confondante. Le ténor semble être né pour incarner

la rôle de Parsifal dans le parcours qui mène le personnage de l’inconscience à une compassion si grande qu’elle rachète le monde. C’est exactement l’impression qu’il laisse : chaque inflexion, chaque regard, chaque silence participe à une incarnation d’une profondeur saisissante. Sa diction allemande est impeccable, et son art du phrasé wagnérien — cette capacité à déployer de longues lignes mélodiques sans jamais perdre le fil dramatique — force l’admiration. Il y a dans son Parsifal quelque chose de fragile et de déterminé à la fois, une vulnérabilité qui rend le personnage infiniment touchant.



À ses côtés, **Ekaterina Gubanova** compose une Kundry d’une intensité dramatique remarquable. La mezzo-soprano russe, dont l’art conserve une noblesse intacte, campe une créature tour à tour séductrice, souffrante et rédemptrice, avec une présence scénique magnétique. Son duel vocal avec de Barbeyrac au

deuxième acte est un moment de théâtre total, où la séduction le dispute à la terreur. **Christian Gerhaher**, dans le rôle d'Amfortas, est bouleversant. Le baryton allemand, spécialiste des *Lieder*, apporte à ce roi souffrant une dignité déchirante. Sa voix, d'une douceur presque douloureuse, exprime à merveille l'agonie du chef de la confrérie du Graal, rongé par une blessure qui ne guérit pas. **Brindley Sherratt**, en Gurnemanz, incarne avec une autorité tranquille ce vieux chevalier qui connaît tous les secrets et narre l'histoire avec une générosité vocale impressionnante. Sa longue narration du premier acte, souvent périlleuse, est ici un modèle de clarté et de profondeur. Enfin, **Mark Stone**, en Klingsor, apporte au personnage une noirceur inquiétante et une puissance vocale bienvenue.

La direction de **Jakub Hrůša** est l'autre grand triomphe de la soirée. Le chef tchèque, dont c'est le premier *Parsifal* à *Covent Garden*, impose une lecture d'une superbe intelligence. On connaît son goût du risque et son refus de la prudence : « *On peut choisir l'option prudente – ou prendre le risque total et simplement y aller et diriger. Peut-être que j'aimerais l'option prudente, mais je ne la choisis jamais* », confiait-il récemment. Cette audace paie. Sous sa baguette, l'**Orchestre du Royal Opera House** déploie une palette de couleurs d'une richesse infinie. Le *prélude*, avec ses accords suspendus et sa tension sourde, installe d'emblée un climat d'attente mystique. Hrůša excelle à faire ressortir les détails de la partition – ces lignes intérieures souvent noyées dans des lectures plus massives – sans jamais perdre de vue l'architecture d'ensemble. Les transparences infinies de la partition, des accords du Prélude aux irisations du *Graal*, sont rendues avec une délicatesse et une précision remarquables. Il fait voyager l'auditeur dans les méandres d'une écriture d'une complexité extrême, mais toujours au service du drame. L'apothéose finale, avec ses cloches lointaines et ses harmonies suspendues, est d'une beauté à couper le souffle. De son côté, le **Chœur du Royal Opera House**, particulièrement sollicité dans les scènes du *Graal*, se montre à la hauteur de l'événement, avec une

homogénéité et une puissance impressionnantes.



C’est hélas sur le plan scénique que le bât blesse. **Evgeny Titov**, dont c’est la première production pour *Covent Garden,* propose une lecture qui transpose l’œuvre dans un univers dystopique et hallucinatoire. Le spectacle est officiellement déconseillé aux âmes sensibles : nudité, sang, violence et automutilation sont au programme, avec des pyrotechnies au deuxième acte. Si l’intention de créer un choc visuel peut se comprendre – *Parsifal* est une œuvre qui parle de blessure, de souffrance et de rédemption –, la réalisation sombre dans un excès de littéralisme gore qui finit par desservir le propos. On a connu des lectures de *Parsifal* qui, par la suggestion ou la métaphore, parvenaient à faire ressentir l’horreur de la blessure d’Amfortas ou la perversité de Klingsor avec bien plus d’efficacité. Ici, le sang coule à

flots, les corps sont exhibés dans des postures de martyre, et la violence devient un spectacle en soi. Cette surenchère finit par émousser la sensibilité du spectateur au lieu de l'aiguiser. On regrette que Titov, qui déclare vouloir « *aller en profondeur dans la pièce* » plutôt que de céder à des concepts superficiels, n'ait pas su trouver un langage scénique plus subtil pour exprimer les abîmes de cette partition. La beauté de la musique de Wagner, qui appelle une forme de transcendance, se heurte constamment à cette esthétique du choc, créant une dissonance dommageable. Les décors dystopiques et l'atmosphère cauchemardesque voulue par le metteur en scène ne manquent pourtant pas d'idées. Certaines images sont fortes, notamment dans la scène des Filles-fleurs, transformée en un tableau d'une étrange beauté vénéneuse. Mais l'ensemble souffre d'une surenchère qui transforme une tragédie métaphysique en spectacle de foire sanglant.

Parsifal est une œuvre exigeante, qui demande au spectateur une forme d'abandon et de lâcher-prise. Privé de la dimension spirituelle que la musique de Wagner appelle de ses vœux par une mise en scène trop terre-à-terre, le spectacle n'en demeure pas moins une réussite musicale de premier ordre. Il faut espérer que cette production, dans ses futurs retours, saura trouver un équilibre plus heureux entre l'audace scénique et la nécessaire élévation que réclame cette partition unique. En l'état, c'est un *Parsifal* à voir et à entendre pour la qualité exceptionnelle de son exécution musicale, et pour un ténor français qui, décidément, n'a pas fini de nous émerveiller.



CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 1er octobre 2026. WAGNER : Parsifal. S. de Barbeyrac, E. Gubanova, C. Gerhaher, B. Sherratt, M. Stone… Jakub Hrůša / Evgeny Titov. Crédit photo (c) ROH

CRITIQUE, opéra. LONDRES,

Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda

C’est dans une parure somptueuse que *La Traviata* de Giuseppe Verdi s’est donnée à voir sur la scène de la Royal Opera House vendredi soir. Le remarquable travail scénique de Richard Eyre, au classicisme flamboyant, nous fait oublier toutes les incongruités scéniques si communément répandues dans tous les théâtres du monde. La mise en scène d’Eyre n’est sans doute pas la plus novatrice, mais elle est limpide et d’un effet théâtrale inoubliable. On comprend alors aisément pourquoi elle est devenue un classique si apprécié.

D’actes en actes, ce sont des peintures vivantes qui s’animent sous nos yeux. La beauté et la puissance picturales de la proposition de **Richard Eyre** nous saisit toujours d’émerveillement notamment quand le rideau de lève à l’acte III sur le salon rouge écarlate rappelant tant les passions de Violette que la maladie qui la ronge. Le tout est rehaussé par une direction d’acteurs impeccable, les mouvements et postures des solistes et du chœur épousant à la perfection la musique.

Ermonela Jaho porte sublimement la fêlure secrète et les

blessures intimes des âmes abîmées. Et force est de constater que Violetta coule dans ses veines. Dans les passages les plus poignants, la soprano sait faire montre d'un art consommé des *piani* et le *legato* est chez elle prodigieux notamment dans « *Dite alle giovine* » à l'acte II. L'artiste se distingue, non pas par la puissance de sa voix, mais par son sens inné des nuances et de la subtilité, qui fige le public dans un frisson intense. Son duo avec **Giovanni Sala**, « *Un dì, felice, eterea* », est la définition même de l'amour vibrant. La scène finale, derniers instants de l'héroïne dans une chambre meublée d'un immense vide, image pathétique d'une déchéance sociale annoncée, est un point culminant du spectacle. Il faut entendre Ermonela Jaho dans « *Addio del passato* » et lire ensuite la lettre, pour comprendre toute l'incandescence de son incarnation. Son étreinte finale avec Alfredo est un moment d'une émotion à fleur de peau. La soprano est toujours au sommet de son art et c'est un immense privilège de l'entendre encore à ce niveau aujourd'hui.



En Alfredo, le vaillant ténor **Giovanni Sala**, est une révélation. Il fait en effet des débuts remarqués sur la scène due la *Royal Opera House*. Certes, au premier acte, la voix manque d'amplitude, mais au deuxième acte, son « *Dei Miei bollenti spiriti* » emporte l'adhésion notamment dans la cabalette chantée avec l'urgence dramatiquement nécessaire. Mais surtout dans la seconde partie de l'acte et dans le troisième que le chanteur convainc pleinement. La voix est belle et repose sur une riche palette de couleurs. Il y a beaucoup d'élégance dans cet Alfredo. Ce qui détonne mais aussi enchante. Dans la caractérisation du personnage, Giovanni Sala livre une juste incarnation d'un jeune homme épris qui ignore tout de ce qui l'attend. Dans le rôle de Germont, **Aleksei Isaev** déploie un baryton suave et puissant. Il est un solide antagoniste de Violetta à l'acte II, et sa confrontation avec Ermonela Jaho est d'une rare intensité dramatique. Les *comprimari* sont tous excellents, avec une mention spéciale pour **Veena Akama-Makia** dans le rôle de servante Annina, **Ellen Pearson** dans celui de Flora, et **Sam Hird** dans celui du baron Douphol. Tous trois font preuve d'un bel engagement et d'une présence scénique qui confère à leurs personnages de second plan un écrin précieux pour exister et briller.

Tout aussi remarquable est la direction d'**Antonello Manacorda**, dont les *tenuti* et la dynamique indispensables au souffle verdien nous emportent dès les premières mesures. L'**Orchestre de la Royal Opera House** a répondu à sa direction avec une intensité poignante, mêlant désespoir et éclat avec une égale beauté, tandis que le chœur de **William Spaulding**, impressionnant de charisme, remplit pleinement son rôle de protagoniste à part entière dans l'acte I et l'acte III.

A l'issue d'une telle représentation, il n'est guère aisé de s'extirper de cette déflagration d'émotions, et ce d'autant plus quand les douleurs lancinantes d'un personnage sont

portées au sublime par une interprète. Il fallait être à Londres pour écouter cette *Traviata* et heureusement « *nous y étions*« …

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda. Crédit photographique (c) Pamela Raith / ROH.

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 7 octobre 2024. TCHAÏKOVSKY : Eugène Onéguine. G. Bintner, K. Mkhitaryan, L. Avetysian… Ted Huffman / Henryk Nanasi.

Cela faisait neuf ans que *Eugène Onéguine* de Tchaïkovsky n’avait pas été programmé à la *Royal Opera House* de Londres, et il n’a pas galvaudé de

dire que cette nouvelle production était particulièrement attendue. Et le résultat n'en est que plus décevant. On ne peut toutefois pas reprocher à la *Royal Opera House* de ne pas avoir fait preuve d'audace et d'ambition en confiant la mise en scène au réalisateur américain Ted Huffman, connu pour ses productions épurées et percutantes. Mais le choix d'un grand nom ne suffit certes pas pour faire un grand spectacle…

Soyeux à l'écoute, austère au regard



Crédit photographique © Tristram Kenton

Ted Huffman, et le scénographe **Hyemi Shin**, ont réduit *Eugène Onéguine* à un minimalisme en clair-obscur, dans un jeu étudié d'ombre et de lumière, conférant un visage austère à l'œuvre. La scène est vierge de décors, et seuls quelques accessoires viennent l'agrémenter : tables, chaises, et ballons pour la fête de Tatiana. Décontextualisée par un décor dépouillé, la grande célébration de la fête des récoltes n'est plus ici qu'un ballet chorégraphique, certes minutieusement réglé, mais dépourvu de sens. De nombreuses autres incongruités viennent également ponctuer la mise en scène notamment dans la scène du duel où Onéguine ne tue pas du tout Lensky : il dépose à terre son pistolet dont ce dernier se saisit pour se tirer une balle dans la tête. Huffman cherche t-il par là même à décharger Onéguine d'une quelconque culpabilité pour en faire davantage une victime qu'un bourreau ? On demeure toutefois perplexe face à cette mise en scène qui fait ce qu'elle veut avec l'œuvre sans qu'il n'y ait de réels justificatifs à une telle lecture. Heureusement, Huffman avance diverses autres propositions scéniques plus pertinentes. Ainsi dans la dernière partie de l'opéra, nous voyons Tatiana jouer avec les enfants d'Olga pendant que le fantôme de Lensky les regarde, ce qui donne une réponse poignante aux réflexions de ce dernier sur la façon dont on se souviendra de lui.

Mais s'il existe des points critiques, Il y a aussi beaucoup à aimer dans cette production, à commencer le sublime Lensky du ténor arménien **Liparit Avetisyan**, qui nous a offert la performance vocale exceptionnelle de la soirée, avec l'air « *Kuda, Kuda*« . La voix à l'aigu lumineux confère un crépuscule en forme d'aube à ce Lensky introspectif et poignant. Sa compatriote **Kristina Mkhitaryan** chante magnifiquement Tatiana, avec un phrasé sincère, un timbre crémeux et des notes de tête d'une grande clarté. Et il y a le chœur, tout aussi superbe que l'éloquence musicale avec laquelle l'orchestre, sous la direction d'**Henrik Nánási**, a restitué la partition sublime de

Tchaïkovsky. Nous nous sommes littéralement délectés de la splendeur du rendu orchestrale, et notamment à l'écoute du grand thème de Tatiana pétri de cordes d'une grande finesse et de bois plaintifs. On se dit qu'avec tous ces atouts, cet *Onéguine* aurait pu être une production réussie, mais encore fallait-il, outre une mise en scène cohérente, que le rôle-titre tienne toutes ses promesses. Or **Gordon Bintner** déçoit. Bien que possédant une voix de baryton agréable et élégante, le baryton-basse canadien s'est heurté à des problèmes de justesse, et à une tension vocale de plus en plus présente au fil de la représentation.

On attendait beaucoup de cette nouvelle production, sans doute trop, finalement…

_____

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 7 octobre 2024. TCHAÏKOVSKY : Eugène Onéguine. G. Bintner, K. Mkhitaryan, L. Avetisyan… Ted Huffman / Henryk Nanasi. Photos © Tristram Kenton.

VIDEO : Trailer de « *Eugène Onéguine* » selon Ted Huffman à la ROH de Londres

Le Roméo et Juliette de MacMillan revisité par Nunn, Trevitt



ARTE, le dim 9 fév 2020, 23h50. DANSE : Roméo et Juliette / Kenneth McMillan / Prokofiev. Production présentée à la Royal Opera House Covent Garden London en juin 2019. Dirigé par le duo fondateur des **BalletBoyz**, Michael Nunn et William Trevitt, le Royal Ballet de Londres présente un nouveau regard sur **la chorégraphie de Roméo et Juliette de Kenneth MacMillan conçue en 1965** d'après la musique géniale du compositeur russe **Serge Prokofiev**. La partition a été écourtée selon une vision plus resserrée de l'action tragique. Arte diffuse un « *vibrant film de danse qui restitue la ferveur et la passion de la tragédie shakespearienne* ».

Roméo et Juliette est l'histoire d'amour la plus connue au monde ; une tragédie qui dans la mort des deux jeunes amants, épingle la vanité des guerres et des haines familiales, transmises de générations en générations. Vrai mythe romantique, la pièce Roméo et Juliette de Shakespeare inspire compositeurs (Berlioz, Gounod avant Prokofiev) et chorégraphes jusqu'à devenir un classique de la scène du ballet. Dans le film diffusé par arte, Michael Nunn et William Trevitt (BalletBoyz), anciens danseurs du Royal Ballet de Londres, relisent et adaptent le Roméo et Juliette du chorégraphe Kenneth MacMillan (1929-1992), joyau vénéré du répertoire de la compagnie britannique depuis sa première représentation en 1965.

Tourné à Budapest (dans les studios de la série The Borgias), le film préfère à la traditionnelle scène de l’opéra, le réalisme de la rue. De la cour du marché à la salle de bal en passant par la chambre de Juliette, les décors réels reflètent l’atmosphère de Vérone à la Renaissance.



Autour des danseurs du corps de ballet du Royal Ballet, l’étoile Francesca Hayward (Juliette) et le premier soliste William Bracewell (Roméo) incarnent les deux amants magnifiquement tragiques.
Réduite à quatre-vingt-dix minutes, la partition de Sergueï Prokofiev sur les traces de Shakespeare, ne perd rien de sa profondeur ni de sa force poétique. Gravité, tendresse,

passion et cynisme font du ballet de Prokofiev un défi pour l'orchestre et les danseurs.

Programme dansé accessible **sur ARTE.TV, dès le 8 février 2020 à 5h** (**jusqu'au 8 mai 2020**) – Chorégraphie de Kenneth Mac Millan (créée en 1965) adaptée par Michael Nunn et William Trevitt (BalletBoyz) – Photo © Alice Pennefather



VOIR la vidéo sur arte.tv
https://www.arte.tv/fr/videos/088015-000-A/romeo-et-juliette/

Plus d'infos sur le site du ROYAL OPERA HOUSE ballet
https://www.roh.org.uk/productions/romeo-and-juliet-by-kenneth-macmillan?utm_campaign=romeoandjuliet&utm_medium=marketing&utm_source=print

VOIR LE **TEASER de Roméo et Juliette / K McMillan**

VISIONNER les répétitions du ballet directement sur YOUTUBE (direct diffusé en mars 2019) :

Commentaire (english)
oin dancers of The Royal Ballet as they rehearse Kenneth MacMillan Shakespearean ballet. Find out more at http://www.roh.org.uk

Kenneth MacMillan’s passionate choreography for Romeo and Juliet shows The Royal Ballet at its dramatic finest. Sergey Prokofiev’s iconic score provides the basis for the ballet’s romantic pas de deux and vibrant crowd scenes, while 16th-century Verona is created by Nicholas Georgiadis’s magnificent designs.

In 1965, MacMillan’s Romeo and Juliet was given its premiere at Covent Garden by The Royal Ballet and was an immediate success: the first night was met with rapturous applause, which lasted for 40 minutes, and an incredible 43 curtain calls. The title roles were danced by Rudolf Nureyev and Margot Fonteyn, although the ballet had been created on Christopher Gable and Lynn Seymour. It has been performed by The Royal Ballet more than four hundred times since, as well as touring the world, and has become a true classic of the 20th-century ballet repertory.

_____

LIRE aussi notre **critique de Roméo et Juliette de Prokofiev, concert de l'ONL LILLE Jean-Claude Casadesus, le 1er déc 2016** :
http://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-lille-nouveau-siecle-le-1er-decembre-2016-probst-berlioz-prokofiev-orch-national-de-lille-jean-claude-casadesus-direction/



TEXTE présentation en anglais

Romeo and Juliet fall passionately in love, but their families are caught up in a deadly feud. They marry in secret, but tragic circumstances lead Romeo to fight and kill Juliet's cousin Tybalt. As punishment, he is banished from the city.

When Juliet's parents force her to marry Paris, she takes drastic action by drinking a potion to make her appear dead so she can escape to join Romeo. But her message explaining this plan fails to reach him. When he hears news of her death, he

returns to visit her tomb and kill himself. Juliet wakes to find him dead. Devastated, she stabs herself.
Background

Kenneth MacMillan’s passionate choreography for Romeo and Juliet shows The Royal Ballet at its dramatic finest. Sergey Prokofiev’s iconic score provides the basis for the ballet’s romantic pas de deux and vibrant crowd scenes, while 16th-century Verona is created by Nicholas Georgiadis’s magnificent designs.

In 1965, MacMillan’s Romeo and Juliet was given its premiere at Covent Garden by The Royal Ballet and was an immediate success: the first night was met with rapturous applause, which lasted for 40 minutes, and an incredible 43 curtain calls. The title roles were danced by Rudolf Nureyev and Margot Fonteyn, although the ballet had been created on Christopher Gable and Lynn Seymour. It has been performed by The Royal Ballet more than four hundred times since, as well as touring the world, and has become a true classic of the 20th-century ballet repertory.



Compte rendu, concert. Lille, le 1er décembre 2016. Jean-Claude Casadesus, ONL. Volet 1 “L’Amour et la Danse”… En préambule et comme pour chauffer progressivement l’orchestre, c’est d’abord une partition contemporaine, exigeant de tous les pupitres – en particulier dès les premiers tutti du début (fracassants et lumineux, ce sont de vrais carillons orchestraux résonnant comme des appels à l’éveil): « Nuées » de Dominique Probst (né en 1954), -partition efficace dans sa durée, contrastée dans son déroulement, – créée en

octobre 2014, alliant énergie, mais aussi allusions intérieures savamment dosées (solos successifs de la flûte, du hautbois puis du violoncelle…), soit une série de visions, de plus en plus affirmées, inspirées manifestement par le lyrisme d'une nature grandiose, à mesure que la partition prend de la hauteur, jusqu'aux Nuées annoncées… Dans son développement premier, l'œuvre dévoile de somptueuses alliances instrumentales – qui traduisent une sensibilité concrète pour une forme de plasticité sonore (clarinettes / flûtes). LIRE notre critique complète Roméo et Juliette par Jean-Claude Casadesus / Orchestre National de Lille, 2016

Coppélia au cinéma, indirect du ROH, Londres



Cinéma, ballet. Coppélia, mardi 10 décembre 2019 en direct du ROH, Londres. Coppélia, grand classique du Royal Ballet à Covent Garden (londres), est ainsi projeté en direct dans les cinémas partout en France, ce 10 décembre 2019 (20h15). Fantastique et poétique, le ballet Coppélia bénéficie d'une musique raffinée, conçue par Léo Delibes. A Londres, la partition est devenue un pilier du répertoire de la troupe de danseurs britanniques depuis

qu’elle a été chorégraphiée par la fondatrice du Royal Ballet, Dame Ninette de Valois. Inspiré des Contes d’Hoffmann, l’action fait paraître une poupée mécanique plus vraie que la vie, charmant jusqu’à l’enivrement un jeune romantique trop naïf (Franz)… que la jeune Swanilda va bientôt conduire vers la juste clairvoyance. Amour et illusion, désir et aveuglement nourrissent une intrigue particulièrement efficace qui se joue de la féerie du théâtre et des prouesses du danseur…
La production londonienne réunit la danseuse principale Marianela Nuñez dans le rôle de Swanilda, le danseur principal Vadim Muntagirov dans le rôle de son bien-aimé Franz, et l’artiste Gary Avis dans le rôle du magicien Dr Coppélius.

SYNOPSIS

Le docteur **Coppélius** a une fille magnifique – **Coppélia**. **Franz** commence à s’enticher d’elle depuis qu’il l’a vu assise au balcon. **Swanilda**, la fiancée de Franz, est très contrariée. S’introduisant dans la maison avec une amie, elles découvrent que Coppélia est l’une des nombreuses poupées à taille humaine fabriquées par le docteur.

ROYAL OPERA HOUSE

Coppélius veut pousser plus loins ses expérimentations… il kidnappe Franz projetant de le sacrifier afin de donner vie à Coppélia. Swanilda réussit cependant à le sauver en faisant danser les poupées mécaniques, distrayant ainsi Coppélius afin qu’ils puissent s’enfuir.
Heureusement Dr Coppélius n’est pas aussi méchant qu’il n’y parait et au dernier acte le savant fait la paix avec Swanilda et Franz, désormais libres de célébrer leur mariage.

Illustration : Gary Avis dans le rôle de Dr Coppélius et Marianela Nuñez dans le rôle de Swanilda dans Coppélia ©2019 ROH / Royal Opera House Photographie par Gavin Smart



Les retransmissions au cinéma depuis le Royal Opera House offrent au public une plongée au cœur même de la représentation grâce aux entretiens et accès exclusifs en coulisses. Projection dans plus de 1000 cinémas dans 53 pays.

La prochaine diffusion en direct du Royal Opera House Royal Ballet :

La Belle au Bois Dormant le Jeudi 16 Janvier 2020.

Plus d'informations, billetterie : https://www.rohcinema.fr

La saison 2019/2020 du Royal Opera House au cinéma :

- The Royal Ballet

Casse-Noisette (enregistrement de 2016)
En diffusion à partir du 11 décembre 2019

- The Royal Opera

La Bohème
En direct le Mercredi 29 janvier 2020, en rediffusion le Dimanche 2 février

- The Royal Ballet

The Cellist / Dances at a Gathering
En direct le Mardi 25 Février 2020, en rediffusion le Dimanche 1er Mars 2020

- The Royal Opera

Fidelio (nouvelle production)
En direct le mardi 17 mars 2020, en rediffusion le 22 mars 2020

- The Royal Ballet

Le lac des cygnes
En direct le Mercredi 1er Avril 2020, en rediffusion le Dimanche 5 Avril 2020

- The Royal Opera

Cavalleria Rusticana / Pagliacci (en co-production avec La Monnaie, Brussels, Opera Australia et Göteborg Opera)
En direct le Mardi 21 Avril 2020, en rediffusion le Dimanche 26 avril 2020

- The Royal Ballet

The Dante Project (Première Mondiale)
En Direct le Jeudi 28 May 2020, en rediffusion le Dimanche 31 Mai 2020

- The Royal Opera

Elektra (Nouvelle Production)
En direct le Jeudi 18 Juin 2020, en rediffusion le Dimanche 21 Juin 2020

Compte rendu, opéra. Poitiers. Cinéma « le Castille », le 29 janvier 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Giordano : Andrea Chenier opra en quatre acte sur un livret de Luigi Illica d'aprs la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard…

Lorsqu'il compose Andrea Chenier en 1896, Umberto Giordano (1867-1948) ne pensait certainement pas que son opéra en quatre actes, inspiré de la vie du poète français guillotiné pendant la terreur, serait plus connu pour certains de ses arias plus que dans sa totalité. Pour cette nouvelle production le Royal Opera House a confié la mise en scène à **David McVicar,** un habitué de la scène lyrique londonienne,

et le rôle titre au ténor allemand Jonas Kaufmann.

trop lisse esprit révolutionnaire au Royal Opera House mais

sidérant Chénier de Jonas Kaufmann



David McVicar qui nous a habitué à des mises en scène hors-normes comme par exemple Rigoletto où il n'avait pas hésité à introduire une courte scène sexuelle lors de la fête du duc de Mantoue ou Faust avec son cabaret L'Enfer, réalise là une mise en scène très, peut-tre trop, sage avec un premier acte terne étrangement à propice l'endormissement. Les trois actes suivants montrent une révolution française très édulcorée avec peu de mouvements de foules, aucun sans culottes et quasiment aucune chanson révolutionnaire sauf une carmagnole qui précède de peu le procès de Chénier. Bien sûr les costumes, les décors et les lumières sont superbes mais il manque dans la mise en scène le brin de vie, voire l'accent de folie qui caractérise habituellement le travail de McVicar. **Sur le plateau, la distribution est totalement dominée par l'Andrea de Jonas Kaufmann.** Le ténor allemand qui effectuait une prise de rôle s'est emparé du personnage avec panache et profondeur faisant siens les sentiments contradictoires du rôle titre. De sa voix particulière, rugueuse et ciselée à la fois, l'artiste souligne toutes les audaces et les nuances

psychologiques de la partition redoutable de Giordano; l'improvviso (Colpito qui m'avete Un di all'azzuro spazio) au premier acte et Un bel di di maggio au quatrième sont interprétés avec élégance et intelligence.

Fine comdienne **Eva Maria Westbroek** campe une Maddalena de Coigny à la fois provocatrice et sensuelle, sensible et aussi apeurée; mais vocalement la performance est inégale. Très à l'aise dans le médium, la soprano faillit cependant dans les extrémités de la tessiture haute: ses aigus sont parfois tendus comme si, tétanisée par le défi, Eva Maria Westbroek peinait à se lâcher complètement; du coup l'aria de Maddalena « La mamma morta » manque de panache comme de souffle même s'il est interprété avec un engagement méritoire.

Le Carlo Gérard de Zeljko Lucic, esprit vilain-, est certes vocalement un peu monochrome mais scéniquement solide; si nous aurions apprécié d'écouter un peu plus de nuances, notamment dans « Nemico della patria » chanté de manière un peu brutale. Néanmoins Lucic brosse un portrait touchant de Carlo dont l'amour pour Maddalena le fait changer de camp avec un certaine noblesse. Notons aussi la jolie Bersi de **Denyce Graves** et des comprimari intelligemment distribués. Le choeur du Royal Opera House, bien préparé, comme d'habitude, fait une prestation très honorable ; il aurait certainement pu mieux faire si David McVicar avait seulement été plus inspiré.

Dans la fosse **Antonio Pappano** dirige l'orchestre du Royal Opera avec style. Il prend le chef d'oeuvre de Giordano à son compte travaillant en amont avec chacun, solistes, orchestre, choeur ciselant la partition avec la rigueur et la minutie qui le payent. Pendant toute la soirée, Pappano, attentif à ce qui se passe sur le plateau, tient son orchestre d'une main ferme. La tenue est dramatique et la direction soigné l'impact expressif de chaque scène, intimiste ou collective.

C'est, malgré une mise en scène trop sage, une production qui a le mérite de mettre en avant une oeuvre méconnue dont seuls

quelques airs ont imprimé les mémoires grâce, notamment, à Maria Callas qui contribua à sortir nombre d'oeuvres de l'oubli. L'immense succès de la soirée est en grande partie du à un Jonas Kaufmann mouvant et rayonnant, vocalement très en forme; néanmoins les partenaires du ténor allemand ne déméritent absolument pas tant ils s'engagent pour la défense d'une oeuvre qui gagne grandement être davantage écoutée.



Poitiers. Cinma « le Castille », le 29 janvier 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Umberto Giordano (1867-1948) : Andrea Chenier opéra en quatre acte sur un livret de Luigi Illica d'après la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard; Denyce Graves, Bersi; Elena Zilio, Madelon; Rosalind Plowright, Contessa di Coigny; Roland Wood, Roucher; Peter Colman-Wright, Pietro Fleville; Eddie Wade, Fouquier-Tinville; Adrian Clarke, Mathieu; Carlo Bosi, L'incroyable; Peter Hoare, l'abbé; Jrmy White, Schmidt; John Cunningham, Major Domo; Yuriy Yurchuk, Dumas. Orchestre du Royal Opera House, choeur du Royal Opera; Antonio Pappano, direction. David McVicar, mise en scène; Robert Jones, décors; Jenny Tiramani, costumes; Adam Silverman, lumières.

Internet. Journée Portes Ouvertes au Royal Opera House, le 7 janvier 2013

Internet. Journée Portes Ouvertes au Royal Opera House, le 7 janvier 2013

Royal Opera House

Immersion au Royal Opera House sur le net

le 7 janvier 2013 à partir de 10h30 (GMT)

The Lirical day on the net. Le Royal Opera House se met à l'heure numérique et propose en accès libre sur ses sites dédiés : www.roh.org.uk ou thespace.org , **une journée de découvertes en direct (entre autres)**, immersion dans la fabrique à rêve qu'est aujourd'hui une maison d'opéra. Le Royal Opera House ouvre ses portes sur le net, via tout un cycle de retransmissions non stop (10 heures de programmation spécifique sur la toile) **depuis 10h30, le 7 janvier 2013.**

Au programme: répétitions de ballet, interviews divers, courtes séquences pendant les séances de travail des productions maison (The Minotaur, Eugène Oneguine, La donna del Lago…): masterclass vocal et lyrique avec le maestro maison Antonio Pappano; préparation de Rolando Villazon pour le personnage de Rodolfo dans La Bohème de Puccini…
En combinant direct live sur le net et contenus dédiés spécifiques, le ROH, Royal Opera House frappe un grand coup en ce début d'année 2013.Pour conclure la série de programmes inédits, les caméras à disposition des internautes permettent

de suivre le soir, la performance des acteurs chanteurs sur la scène, dans l'acte III de La Walkyrie de Wagner… mais depuis les coulisses… La production a été enregistrée plus tôt dans la saison londonienne, mais avec plusieurs caméras qui permettent au moment de cette diffusion digitale diférée et en streaming de choisir l'angle de vue et la perspective favorite pendant le spectacle (3 angles de vue possibles). Ainsi, il sera possible de voir Bryn Terfel en coulisses se préparant à rentrer en scène…RV incontournable: à l'heure d'internet, les maisons d'opéras sont de plus en plus inventives pour ouvrir en grand la scène lyrique auprès du plus grand nombre.ROH, Royal Opera House, lundi 7 janvier 2013 à partir de 10h30 (gmt) sur les sites dédiés :

www.roh.org.uk

ou

thespace.org

Illustration: Bryn Terfel, Wotan magistral dans le dernier acte de La Walkyrie de Richard Wagner (DR)